

Voir sur le site– histoire et mémoire – récit et histoire (Lettres – la question de l'homme)

Voir site littéraire André Malraux, qui détaille les deux discours de Malraux. <http://malraux.org/>



photographie de Roger Pic (1974). Paris, BNF.

André Malraux, Commémoration de la mort de Jeanne d'Arc, 31 mai 1964. Orléans.

AU NOM DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

Orléans, daté Rouen, 31 mai 1964

Vous avez bien voulu, Monsieur le Maire, me demander d'assumer ce que le plus grand poète de votre ville, qui fut aussi l'un des plus grands poètes du monde, appelait «un triste et fier honneur», celui de reprendre ce que j'ai dit, il y a quelques années à Orléans, de Jeanne d'Arc victorieuse, et de rendre hommage, en ce lieu illustre par le malheur, à Jeanne d'Arc vaincue – à la seule figure de notre histoire, sur laquelle se soit faite l'unanimité du respect.

La résurrection de sa légende est antérieure à celle de sa personne, mais aventure unique ! La tardive découverte de sa personne n'affaiblit pas sa légende, elle lui donne son suprême éclat. Pour la France et pour le monde, la petite sœur de saint Georges devint Jeanne vivante par les textes du procès de condamnation et du procès de réhabilitation : par les réponses qu'elle fit ici, par le rougeoiement sanglant du bûcher. Nous savons aujourd'hui qu'à Chinon, à Orléans, à Reims, à la guerre, et même ici, sauf pendant une seule et atroce journée, elle est une âme invulnérable. Ce qui vient d'abord de ce qu'elle ne se tient que pour la mandataire de ses voix : «Sans la grâce de Dieu, je ne saurais que faire». On connaît la sublime cantilène de ses témoignages de Rouen : «La première fois, j'eus grand-peur. La voix vient à midi ; c'était l'été, au fond du jardin de mon père... Après l'avoir entendue trois fois, je compris que c'était la voix d'un ange... Elle était belle, douce et humble ; et elle me racontait la grande pitié qui était au royaume de France... Je dis que j'étais une pauvre fille qui ne savait ni aller à cheval ni faire la guerre... Mais la voix disait : "Va, fille de Dieu"...»



(...)

Cette fille de dix-sept ans, comment la comprendrions-nous si nous n'entendions pas, sous sa merveilleuse simplicité, l'accent incorruptible avec lequel les Prophètes tendaient vers les rois d'Orient leurs mains menaçantes, et leurs mains consolantes vers la grande pitié du royaume d'Israël ? (...) Lorsqu'on l'interroge sur sa soumission à l'Eglise militante, elle répond troublée, mais non hésitante : «Oui, mais Dieu premier servi !» Nulle phrase ne la peint davantage. En face du dauphin, des prélats ou des hommes d'armes, elle écarte le secondaire, combat pour l'essentiel : depuis que le monde est monde, tel est le génie de l'action. Et sans doute lui doit-elle ses succès militaires.

(...)

Dans ce monde où Ysabeau de Bavière avait signé à Troyes la mort de la France en notant seulement dans son journal l'achat d'une nouvelle volière, dans ce monde où le dauphin doutait d'être dauphin, la France d'être la France, l'armée d'être une armée, elle refit l'armée, le roi, la France. Il n'y avait plus rien : soudain, il y eut l'espoir – et par elle, les premières victoires qui rétabliront l'armée. Puis – par elle, contre presque tous les chefs militaires – le sacre, qui rétablit le roi. Parce que le sacre était pour elle la résurrection de la France et qu'elle portait la France en elle de la même façon qu'elle

portait sa foi. Après le sacre, elle est écartée, et commande la série de vains combats qui la mèneraient à Compiègne pour rien, si ce n'était pour devenir la première martyre de la France. Nous connaissons tous son supplice. Mais les mêmes textes qui peu à peu dégagent de la légende son image véritable, son rêve, ses pleurs, l'efficace et fraternelle autorité qu'elle partage avec les fondatrices d'ordres religieux, ces mêmes textes dégagent aussi, de son supplice, deux des moments les plus pathétiques de l'histoire de la douleur. Le premier est la signature de l'acte d'abjuration – qui reste mystérieux. La comparaison du court texte français avec le très long texte latin qu'on lui faisait signer proclamait l'imposture. Elle signe d'une sorte de rond, bien qu'elle ait appris à signer Jeanne. «Signez d'une croix.»

Or, il avait été convenu entre elle et les chefs de guerre du dauphin que tous les textes de mensonges, tous les textes imposés, seraient marqués d'une croix. Alors, devant cet ordre qui semblait dicté par Dieu même pour sauver sa mémoire, elle traça la croix de jadis, en éclatant d'un rire insensé... Le second moment est sans doute celui de sa plus affreuse épreuve. Si, tout au long du procès, elle s'en remit à Dieu, elle semble avoir eu, à maintes reprises, la certitude qu'elle serait délivrée. Et peut-être, à la dernière minute, espéra-t-elle qu'elle le serait sur le bûcher. Car la victoire du feu pouvait être la preuve qu'elle avait été trompée. Elle attendait, un crucifix fait de deux bouts de bois par un soldat anglais posé sur sa poitrine, le crucifix de l'église voisine élevé en face de son visage au-dessus des premières fumées. (Car nul n'avait osé refuser la croix à cette hérétique et à cette relapse...) Et la première flamme vint, et avec elle le cri atroce qui allait faire écho, dans tous les cœurs chrétiens, au cri de la Vierge lorsqu'elle vit monter la croix du Christ sur le ciel livide.

Alors, depuis ce qui avait été la forêt de Brocéliande jusqu'aux cimetières de Terre Sainte, la vieille chevalerie morte se leva dans ses tombes. Dans le silence de la nuit funèbre, écartant les mains jointes de leurs gisants de pierre, les peux de la Table Ronde et les compagnons de Saint Louis, les premiers combattant tombés à la prise de Jérusalem, et les derniers fidèles du petit Roi Lépreux, toutes l'assemblée des rêves de la chrétienté regardait, de ses yeux d'ombre, monter les flammes qui allaient traverser les siècles, vers cette forme enfin immobile, qui était devenue le corps brûlé de la chevalerie.

Mais il était plus facile de la brûler que de l'arracher de l'âme de la France. Au temps où le roi l'abandonnait, les villes qu'elle avait délivrées faisaient des processions pour sa délivrance. Puis le royaume, peu à peu, se rétablit. Rouen fut enfin reprise. Charles VII, qui ne se souciait pas d'avoir été sacré grâce à une sorcière, ordonna le procès de réhabilitation. A Notre-Dame de Paris, la mère de Jeanne, petite forme de deuil terrifiée dans l'immense nef, vient présenter le rescrit par lequel le pape autorise la révision. Autour d'elle, ceux de Domrémy qui ont pu venir, et ceux de Vaucouleurs, de Chinon, d'Orléans, de Reims, de Compiègne... Tout le passé revient avec cette voix que le chroniqueur appelle «une lugubre plainte» : « Bien que ma fille n'ait pensée, ni ourdi, ni rien fait qui ne fût selon la foi, des gens qui lui voulaient du mal lui imputèrent mensongèrement nombre de crimes. Ils la condamnèrent iniquement et... » La voix désespérée se brise. Alors, Paris qui ne se souvient plus d'avoir jamais été bourguignonne, Paris, redevenue soudain la ville de Saint Louis, pleure avec ceux de Domrémy et de Vaucouleurs, et le rappel du bûcher se perd dans l'immense rumeur de sanglots qui monte au-dessus de la pauvre forme noire. L'enquête commence.

(...) pour tous les témoins, elle est la patronne du temps où les hommes auront vécu selon leurs rêves et selon leur cœur, et depuis le duc jusqu'au confesseur et la l'écuyer, tous parlent d'elle comme les Rois Mages, rentrés dans leurs royaumes, avaient parlé d'une étoile disparue... De ces centaines de survivants interrogés, depuis Hauviette de Domrémy jusqu'à Dunois, se lève une présence familière et pourtant unique, joie et courage, Notre-Dame la France avec son clocher tout bruissant des oiseaux du surnaturel. Et lorsque le XIX^e siècle retrouvera ce nostalgique reportage du temps disparu, commencera, des années avant la béatification, la surprenante aventure : bien qu'elle symbolise la patrie, Jeanne d'Arc, en devenant vivante, accède à l'universalité. Pour les protestants, elle est la plus célèbre figure de notre histoire avec Napoléon ; pour les catholiques, elle sera la plus célèbre sainte française.

(...)

Le monde reconnaît la France lorsqu'elle redevient pour tous les hommes une figure secourable, et c'est pourquoi il ne perd jamais toute confiance en elle. Mais dans la solitude des hauts-plateaux brésiliens, Jeanne d'Arc apportait à la République de Fleurus une personne à défaut de visage, et la mystérieuse lumière du sacrifice, plus éclatante encore lorsqu'elle est celle de la bravoure. Ce corps rétracté devant les flammes avait affreusement choisi les flammes ; et pour le brûler, le bûcher dut aussi brûler ses blessures. Et depuis que la terre est battue de la marée sans fin de la vie et de la mort,

pour tous ceux qui savent qu'ils doivent mourir, seul le sacrifice est l'égal de la mort. «Comment vous parlaient vos voix ?», lui avait-on demandé quand elle était vivante. «Elles me disaient : “Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur...” » Ce pauvre cœur qui avait battu pour la France comme jamais cœur ne battit, on le retrouva dans les cendres, que le bourreau ne put ou n'osa ranimer. Et l'on décida de le jeter à la Seine, «afin que nul n'en fit des reliques». Elle avait passionnément demandé le cimetière chrétien.

Alors naquit la légende. Le cœur descend le fleuve. Voici le soir. Sur la mer, les saints et les fées de l'arbres-aux fées de Domrémy l'attendent. Et à l'aube, toutes les fleurs marines remontent la Seine, dont les berges se couvrent de chardons bleus étoilés par les lys... La légende n'est pas si fausse. Ce ne sont pas les fleurs marines que ces cendres ont ramenées vers nous, c'est l'image la plus pure et la plus émouvante de France. Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants, peu important tes vingt mille statues, sans compter celles des églises : à tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu. Une fois de plus, les fleurs des siècles vont descendre... Au nom de tous ceux qui sont ou qui seront ici, qu'elles te saluent sur la mer, toi qui as donné la seule figure de victoire qui soit une figure de pitié !



Ingrid Bergman

Questions

Repérez dans le texte les étapes de l'histoire de Jeanne

Repérez les moments oratoires.

Repérez la prosopopée et l'éloquence des dernières lignes.

Repérez par quels procédés Malraux exalte à la fois la France, la sainte et le personnage historique.

La personne et la légende : deux moments différents. Comment cette distinction organise-t-elle le discours ?

Remarque

L'idée de Malraux qui consiste à distinguer le temps de la légende de Jeanne précédant la découverte ou redécouverte de sa personne est très malin. Car le problème de la légende implique celui de la réalité des faits historiques. Ils ne peuvent être niés. Le problème de sa personne implique la question de ce qui l'a poussée et guidée : autrement dit des « voix ». Et donc du surnaturel. Mot que Malraux n'emploie jamais (même dans les passages que je n'ai pas intégrés).

Construire une séquence

Objet d'étude « technique » : l'éloge (texte de Malraux)

Problématique : l'histoire et la mémoire- mémoire individuelle-mémoire collective

Initiation à une problématique philosophique

Corpus

Voir les trois textes proposés sur le site (Lettres – Question de l'homme – mémoire et histoire).

Malraux : commémoration de la mort de Jeanne d'Arc.

Complétez éventuellement avec quelques textes sur la question des rapports entre le mythe et l'histoire.

Texte complémentaire

Patrice de la Tour du Pin, *Les enfants de septembre*

(*Tous les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid*).